



Société

LA RÉUSSITE, MAIS À QUEL PRIX ?

« DEPUIS LA ZUP D'ANGERS, je suis montée, mais je ne suis plus moi, j'ai mal partout et j'ai mal aux autres », écrit Valérie Trierweiler dans son pamphlet « Merci pour ce moment »*. Tel un fil rouge, elle décrit un sentiment d'illégitimité omniprésent, dans son couple, à l'Élysée, face aux « héritières » comme Anne-Aymone Giscard d'Estaing, Bernadette Chirac, Carla Bruni-Sarkozy, ou même Julie Gayet, dont elle imagine que le château familial, « avec ses façades du XVII^e », a « plus d'allure » aux yeux du Président qu'une maison HLM de province. Alors qu'elle a défié les lois de la reproduction sociale – sa mère, caissière, a eu son sixième enfant avant 20 ans, son père était invalide de guerre – l'ex-Première « girlfriend » semble en éprouver plus d'amertume que de plaisir, ruminant l'idée qu'on n'échappe pas à ses origines. « J'ai si bien brisé le plafond de verre que des

De parents
agriculteurs, il est
devenu trader.
De mère caissière,
elle est devenue
Première dame.
Mais leur
ascension sociale a
un coût. Enquête
et témoignages.

DOSSIER RÉALISÉ PAR
LAURE LÉTER ET CLEMENCE LEVEAU

milliers d'éclats m'ont tailladée au passage », écrit-elle encore. Quand on s'élève socialement, la souffrance est-elle une fatalité ? Oui, semblent répondre les images d'Épinal, tant les romans sont riches de personnages abîmés par une montée quatre à quatre des marches sociales, de Julien Sorel – héros stendhalien du roman « Le Rouge et le Noir », guillotiné –, à Martin Eden – ex-marin devenu écrivain et double littéraire de Jack London, suicidé – en passant par Annie Ernaux et sa description au scalpel de sa « honte d'avoir honte » de parents bistrotiers. « Pour moi, le prix à payer a été une grande fatigue, raconte Françoise, qui dirige une chaîne de télé et dont les parents étaient tous deux ouvriers. Pendant des années, j'ai eu l'impression de devoir me déguiser, de n'être jamais totalement à l'aise, ni dans mon milieu professionnel ni dans ma famille →

la réussite,
MAIS À QUEL PRIX ?



d'origine. Je devais constamment me surveiller, être en alerte pour ne pas commettre d'impair envers les uns ou les autres. »

« Changer de classe sociale, c'est renoncer à la liberté du familial, commente le psychiatre Daniel Marcelli. C'est-à-dire la liberté de dire les choses comme on les pense, sans faire attention à la façon dont les mots vont sortir. Cela crée une tension, un écart, qui peut être source de souffrance ou de créativité. Certains se sentent mieux en terre étrangère, d'autres se sentent étrangers à eux-mêmes. » En cas d'ascension fulgurante, le sentiment d'étrangeté peut être trop fort, avec un besoin de « décompenser » : la personne qui le vit peut se décourager, se déprimer, devenir incompétente, se saborder par des passages à l'acte qui nuisent à sa carrière. Un dossier bâclé, un accident idiot, un tweet impulsif...

« J'ai fait plusieurs dépressions sous forme de burn-out, raconte Françoise. Tout à coup, il m'était impossible de me lever pour aller travailler. Tout me semblait absurde et vain. Je crois que la montée a été trop rapide, j'avais besoin de paliers de décompression. » Dans son livre « Rien n'est joué d'avance » (Fayard), Patrick Bourdet, aujourd'hui patron d'Areva Med, hier enfant de la Ddass, raconte qu'avoiron gravi les échelons petit à petit – balayeur, mécanicien, cadre... – lui a permis de s'habituer progressivement à chaque nouvelle sphère. « Ce n'est pas le cas, par exemple, des footballeurs issus d'un milieu populaire, qui deviennent millionnaires en quelques mois, souligne-t-il. Je comprends qu'ils pètent les plombs ! »

L'essentiel étant de ne pas se perdre au cours du voyage. « Chaque cas de non-reproduction sociale devrait susciter la vigilance, ajoute-t-il, car l'énergie nécessaire à ce parcours peut toujours faire vaciller un individu, comme quand un électron se détache d'un noyau atomique. J'ai beaucoup travaillé sur moi pour rester au contact de qui je suis vraiment. »

UN EXERCICE TOUTEFOIS DIFFICILE À ACCOMPLIR SEUL. La philosophe Chantal Jaquet, auteure de « Les Transclasses ou la Non-

Reproduction » (Puf), insiste sur l'importance des liens pour ceux qui naviguent entre deux classes. « On vit mal de devenir différent quand on coupe tous les fils avec son milieu d'origine et que, dans son milieu d'adoption, on n'est pas reconnu à sa juste valeur. Sans liens, on est comme suspendu dans le vide, on se replie sur soi, on s'étiole. » Elle observe que le milieu d'origine « porte ou met à la porte ». C'est le cas des vilains petits canards comme Julien Sorel ou, dans sa version moderne, Eddy Bellegueule, que leur famille ne reconnaît pas comme l'un des leurs : trop différents, trop frères, trop intellos ou trop homos. Un

rejet auquel s'ajoute parfois celui du milieu d'arrivée, dans lequel on ne trouve pas toujours sa place. « Quand j'étais interne à Polytechnique, un élève avait exposé ses propres tableaux dans sa chambre, raconte Emilie [lire son témoignage, en encadré ci-contre]. Les autres étudiants les commentaient en faisant référence à de grandes figures de la peinture. Moi, je ne savais absolument pas quoi inventer. Autant dire que je ne me suis pas fait beaucoup d'amis ce soir-là... »

LE RISQUE EST ALORS DE CROIRE qu'on est rejeté parce qu'on manque de valeur, d'en faire un problème personnel. « Le piège, →

“ Je me suis inventé une vie. ”

NADIA, 43 ANS, DIRIGEANTE
DANS LA FINANCE

« Mes parents sont analphabètes. Mon père est devenu ouvrier en France après la guerre d'Algérie. Ma mère ne travaillait pas. J'ai atterri à Sciences-Po parce que j'avais entendu que le fils de l'opticien avait projeté cela pour lui, ça devait donc être bien. Là-bas, pour éviter toute pitié ou condescendance, j'ai développé une schizophrénie sociale doublée de mythomanie : mon père était un grand industriel et j'habitais une maison de maître (dont j'avais même pris des photos). Je voulais m'intégrer sans me faire remarquer, et sans prendre ma famille de haut quand je la retrouvais. C'était compliqué, mais ça a été ma stratégie pour avancer sans être cataloguée. Aujourd'hui, je me sens plus légère par rapport à tout cela. Mais mes parents ne sont jamais venus dans mon bel appartement parisien et, finalement, ça m'arrange : j'aurais peur qu'ils se sentent mal à l'aise... »

“ J'ai appris à démystifier l'élite. ”

EMILIE, 30 ANS, CHERCHEUSE
ET POLYTECHNICIENNE

« Moi, fille d'une famille de la classe moyenne supérieure, j'arrivais tout droit de la campagne, près du bassin d'Arcachon, pour entrer à Polytechnique. J'étais complètement paumée et je me dévalorisais beaucoup. Contrairement à la plupart des étudiants, je n'avais pas lu les grands auteurs, je ne pouvais pas discuter courants de peinture ou musique classique... Cela a donc été un grand soulagement, une fois diplômée, de quitter ce monde. Et, en même temps, je sais que certains copains de promo travaillent dans les hautes sphères et ça me titille : sans mon complexe de légitimité, j'aurais pu aller encore plus haut et je pourrais aujourd'hui faire entendre ma voix dans les cercles d'influence... Je n'ai pas dit mon dernier mot. »